

S. P. Somtow

LES LARMES DU BOUDDHA DE PIERRE

Roman

*Traduit de l'anglais (Thaïlande)
par Marie Armelle Terrien-Biotteau*

Titre original : *The Stone Buddha's Tears*
© S. P. Somtow (Somtow Papinian Sucharitkul), 2012

2^e édition : ISBN 978-2-494118-33-1
© Éditions GOPE, 74930 Scientrier, décembre 2018,
pour la traduction française

www.gope-editions.fr

Relecture, correction : David Magliocco,
Jacqueline Rochefeuille

Couverture : David Magliocco
Illustration de couverture : Teeratas, shutterstock

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

CHAPITRE UN

QUEL EST TON VRAI NOM ?

Le millième jour de mon travail de mendiant au carrefour le plus animé de Bangkok, je découvris un mur.

C'était un mur flambant neuf, un mur en tôle ondulée ; son odeur évoquant la peinture fraîche refusait de se mêler au mélange familier de boue, sauce de poisson, essence et jasmin. Il était plutôt solide. Quand on tapait dessus, il semblait ne céder en rien. Si l'on y collait l'oreille, le bruit de la circulation était étrangement lointain. À l'aube – le soleil ne se lèverait que dans une heure, au moins –, le mur était totalement noir, baignant le bidonville dans l'ombre.

Dans la semi-obscurité, d'autres bougeaient. Un garçon appelé Ék grimpait le long d'un poteau téléphonique.

— Encore une panne de courant ?

— Ouais. Ils ont dû couper les fils en installant le mur.

— C'est pour quoi faire, ce mur ? Je vais arriver en retard au travail.

— J'en sais rien.

— Bon, remets le courant.

Je regardai Ék escalader le poteau à toute vitesse. Il faisait trop sombre pour bien voir, mais Ék était plus agile qu'un écureuil.

— Ça y est ! fit la petite voix râpeuse venant d'en haut.

Je levai la tête. D'abord, je ne distinguai que les yeux d'Ék, étincelant contre le noir faisceau des câbles électriques. Soudain, un bourdonnement, suivi d'une fluorescence grise qui envahit progressivement le voisinage.

Je voyais ma maison, édifée à partir de planches de récupération. Sa dernière décoration, une tenture camouflant l'entrée, était une bannière en vinyle chapardée dans une station du SkyTrain. Derrière la tenture, je le savais, ma petite sœur était en train de se laver le visage avec l'eau

d'un seau que notre mère emplissait tous les soirs, à minuit, au robinet du bout de la ruelle, en rentrant de l'usine.

Dans une heure, elle prendrait le chemin de l'école. Peut-être que j'y retournerais un jour, moi aussi. Mais pour l'instant, je devais venir en aide à ma famille. Sans cela, nous ne pourrions pas survivre.

J'avais beau regarder, je n'arrivais pas à distinguer l'endroit où le mur s'arrêtait. Lorsqu'il fera plus clair, pensai-je, j'y verrai peut-être une brèche. Un interstice qui me permettrait de plier la tôle.

À ce moment-là, il ne me vint pas à l'esprit de me demander pourquoi ce mur était là ni qui l'avait érigé. Bangkok est une ville en proie à de constants changements ; des bâtiments sortent de terre et disparaissent ; dans le bidonville, les matériaux de construction étant peu résistants, les bouleversements se produisent encore plus vite que dans le monde situé au-delà de l'intersection. Le mur était une nouveauté, tout simplement. J'espérais qu'il ne reste pas trop longtemps. Il constituait un obstacle.

Je filai mon chemin, avançant petit à petit le long du métal crasseux. Cela me prenait trop de temps. L'environnement familial s'estompait. Désormais, on voyait d'autres formes sombres et minces se déplacer... d'autres gosses qui allaient au travail en traînant les pieds, le monde au-delà du mur inhabituellement invisible.

Mes tongs s'enfonçaient dans la boue maintenant. Ce n'était pas grave. Un peu de saleté était bon pour les affaires. Avoir l'air petit et impuissant me facilitait beaucoup la vie. Pas simplement auprès de la clientèle, mais aussi auprès de l'Encaisseur. Je me laverais le soir, au robinet installé sur la dalle de béton, à deux portes de ma maison. J'aurais alors une allure respectable. Propre, en tout cas. Personne ne devinerait ce que je faisais pour gagner ma vie.

Où ce mur allait-il se terminer ?

J'essayai d'avancer plus vite. Si je ne récoltais pas mon quota, l'Encaisseur serait en colère à coup sûr. Je travaillais

bien. L'Encaisseur éprouvait rarement le besoin de me corriger ; il ne m'avait pratiquement pas fait mal depuis deux ans, pas trop mal au moins.

Sauf une fois, récemment...

Tandis que la lumière du jour éclairait doucement le bidonville, celui-ci se terminait brutalement en une bananeraie. Le bidonville était fini ; pas le mur. La bananeraie semblait incongrue, une explosion vert vif dans le demi-jour.

Furtivement, je cueillis un bouquet de *klouéi nam wa* mûres, de petites bananes à graines, et les fourrai dans mon short. J'aurais peut-être faim. On ne pouvait jamais savoir.

De plus en plus nerveusement maintenant, je rasais le mur pour éviter d'être vu et continuais. La boue coagulait sur mes pieds. Ce mur était interminable — interminable !

Il formait plus qu'un obstacle désormais... J'allais en prendre pour mon grade ; je le sentais déjà.

Arrête-toi là, arrête-toi vite ! dis-je au mur en pensée.

Et alors, tout à fait soudainement, le mur prit fin. Je butai contre la façade latérale d'un immeuble élevé. Il n'en finissait pas de monter. Brusquement, à l'ombre de ce gratte-ciel, il fit sombre. Étonnamment frais. Cependant, je trouvai ce que je cherchais : un espace entre le métal et le béton, étroit mais franchissable. Et je le traversai.

La rue dans laquelle je me trouvais ne me parut pas très différente du lieu où je travaillais. Des voitures envahissaient les ruelles étroites et l'air était chargé de gaz d'échappement. Au loin, derrière un centre commercial, les faites de pagodes étaient visibles. L'immeuble élevé dans l'ombre duquel je me tenais était le seul que je voyais de ce type. Il y avait surtout des *shophouses*, encore fermées à cette heure si matinale, les devantures cachées derrière un rideau métallique, les enseignes affichant un mélange de chinois, de thaï et d'anglais.

Je savais que je devrais revenir sur mes pas en courant pour regagner mon coin de rue et reprendre mon travail. La circulation filait à toute vitesse en direction du sud.

L'autre côté de la route était embouteillé. Cela semblerait probablement suicidaire aux touristes qui étaient mes meilleurs clients, pourtant je traversai les six voies de l'avenue à toute vitesse, jouant à me faufiler entre les voitures qui arrivaient inlassablement. Pourquoi aurais-je dû en avoir peur, d'ailleurs ?

Je recommençai à marcher, conscient d'avoir au moins une heure à rattraper. Je ne regardais même pas les gens autour de moi et c'est ainsi que je me retrouvai à heurter une portière de voiture entr'ouverte.

Une Mercedes blanche aux lignes pures s'était garée. Le chauffeur était en train d'ouvrir la portière en grand et je le vis fixer un autre garçon du regard.

— Dégagez ! dis-je.

Il n'est jamais bon de crier sur les gens riches, car cela ne fait aucune différence : les riches se comportent toujours comme si vous n'existiez pas. Mais j'étais trop frustré pour m'en soucier. Je voulais simplement atteindre mon coin de rue.

— Quel culot ! grogna le chauffeur. Dois-je l'envoyer valdinguer dans le caniveau à coups de pied, jeune maître ?

— Non,...

Le garçon sortit de la voiture.

— ... ce ne serait pas la bonne attitude. Et, ajouta-t-il tandis que le conducteur fermait la portière du passager, ne m'appellez plus « jeune maître » désormais.

Enfin, je rencontrai ses yeux. Les yeux des riches sont généralement assez inexpressifs. Comme s'ils ne voulaient pas vous voir, ne voulaient pas savoir que vous êtes là, même lorsqu'ils interagissent avec vous d'une façon ou d'une autre. Les yeux de ce garçon étaient différents. Ils me regardaient en face. Ils me *voyaient* vraiment. Voyaient plus qu'un simple gamin des rues, dépenaillé, parmi d'autres. Je reculai. C'était choquant, finalement.

Et alors, je le vis, lui, tout entier.

Le garçon qui s'était extrait de la Mercedes blanche était un moine novice au crâne rasé et à la robe safran.

Il était très pâle - ne sortait sans doute jamais au soleil. Il tenait un bol à aumônes sous un bras. La main qui cramponnait le bol était parfaitement lisse. Je jetai un coup d'œil à mes propres mains, pleines de crevasses et de cicatrices. Elles me firent honte.

— De quel droit allez-vous mendier ? demandai-je au novice. Certains sont vraiment *obligés* de mendier. Laissez-nous quelque chose.

— Ce n'est pas si facile, répondit-il. Marche un peu avec moi. Je vais te montrer.

— Et pourquoi voudriez-vous que je marche avec vous ?

— Je ne suis pas censé *vouloir* quoi que ce soit pour l'instant.

— Donc, vous ne voulez pas que je marche avec vous ?

— J'ai pas dit ça.

Sa façon de parler n'était pas celle d'un moine. En fait, je parle peu aux moines, mais on les voit à la télé, parfois. Lui, il parlait comme moi.

Il se mit en marche. Peut-être ne parlait-il pas comme un moine, mais il en avait la démarche. Pas trop rapide ni trop lente. Il allait dans la même direction que moi, alors je haussai les épaules et le suivis.

Personne ne nous regarda, lui et moi. De l'autre côté de la rue, au-delà de la circulation vrombissante, le mur n'en finissait pas. Il était couvert de peintures monumentales, de dessins d'enfants, d'images de bonshommes en train de jouer, de danser. De soleils et de lunes aux visages souriants. Et, tandis que nous avançons, je vis une nuée de gamins, en uniformes scolaires, peignant avec frénésie. Qu'étaient-ils en train de faire ?

Nous longeâmes un marché aux étals branlants abrités d'une toile. Des tables étaient installées sur le trottoir et une vieille femme versait à la louche, dans des sachets en plastique, des currys et des légumes sautés qu'elle puisait dans de grandes marmites. Elle fermait les sachets par des élastiques. Un homme souriant qui ne portait pas de chemise arrangeait précautionneusement les sachets sur des plateaux

en plastique : un pour chaque variété de curry, un de riz blanc, une briquette de jus de fruit, une grappe de ram-boutans, un sachet contenant un dessert – on aurait dit de petits vers de couleur verte nageant dans du lait de coco sucré, couronnés d'une brindille d'orchidée. Des gens faisaient la queue pour acheter les plateaux. Nous arrivions pile à l'heure pour la cérémonie de l'aube consistant à nourrir les moines.

— Vous voulez dire quoi, « ce n'est pas si facile » ? Il y a vingt, trente personnes qui font la queue pour vous donner des victuailles.

Ils venaient de tous les horizons, ces fidèles. Il y avait des gens vêtus de costumes d'affaires, des femmes distinguées, des jeunes en uniformes scolaires débraillés, des bonnes. Après avoir payé un plateau de nourriture, ils s'agenouillaient pour enlever leurs sandales ; offrir des aliments aux moines est un acte sacré et ne peut se faire les pieds chaussés. Dans un instant, ils allaient tous converger vers le jeune novice et lui présenter leurs plateaux.

Le novice ralentit un peu son allure, les yeux baissés en signe d'humilité, selon les convenances. Comme s'il ignorait la suite ! Mais à ce moment précis, toute une procession de bonzes âgés sortit d'une ruelle latérale. Ils se déplaçaient comme un seul homme, de façon très posée. On aurait pu dire qu'ils respiraient de façon synchronisée. Dès qu'ils eurent atteint la grand-route, la file de fidèles pivota et chacun d'entre eux choisit un bonze auquel destiner son offrande. Le petit novice fut ignoré.

— Je te l'ai dit, expliqua le novice. Tu vois, faire une offrande de nourriture aux moines fait gagner des points pour la prochaine vie. Apparemment, il semblerait qu'offrir des aliments à un adulte rapporte plus de points sur l'échelle du mérite. Une note de mérite plus élevée promet une meilleure réincarnation.

— On pourrait penser que faire un don à un gosse qui est trop jeune pour se suffire à lui-même vous vaudrait une meilleure note.

— Ah ! Tu as quoi, 11, 12 ans et tu envisages déjà de révolutionner une pensée hiérarchisée depuis un millier d'années ?

— Je ne sais pas de quoi vous parlez. J'ai abandonné l'école.

— Pas raté grand-chose. Quel est ton nom ?

— Boy.

— Oh, mais j'ai déjà un cousin qui s'appelle Boy. Ton vrai nom, c'est quoi ?

— Je n'en ai pas.

— Allons, tout le monde a un vrai nom.

— Mes parents n'en ont pas vu l'intérêt, on dirait.

— Tu peux prendre le mien si tu veux. Je déteste mon vrai nom. Tout le monde m'appelle Lek, simplement. Ou Nen Lek, puisqu'il faut bien que je supporte ce simulacre de noviciat.

— « Simulacre » ?

Nous longeâmes une enfilade de *shophouses*, vendant toutes des meubles identiques en rotin. Puis, une rangée d'herboristeries chinoises, leurs minéraux et plantes médicinales à l'odeur étrange bien alignés. Personne n'offrit de nourriture à Lek. Personne ne nous remarqua, ni l'un ni l'autre. En sortant de cette voiture luxueuse, en revêtant l'uniforme du mendiant, il était devenu comme *moi*.

— Ouais, dit Nen Lek. Tout est politique. Tu vois cette clôture sur la rue ? C'est de la politique. Il y a une importante conférence internationale en ville. Ils ne veulent pas que les gros VIP du monde voient le bidonville. Fléau urbain, mauvaise image. Pas de bidonville sur CNN, oh, non, rien que vos visages de gosses radieux et souriants et vos peintures murales criardes... Ça suffirait à me faire... mais je ne peux pas. Je suis un bon petit moine.

— *Vous n'êtes pas* « que politique », vous, au moins.

Nen Lek rit amèrement. Je n'imaginais pas un gosse de riches capable d'éprouver de l'amertume. C'est le genre de rire que l'on entend où *je* vis, un rire désespéré qui vient du tréfonds de notre être.

— Mon père est candidat à l'élection. Il lui faut un atout. La dernière fois, son atout, c'était une feuille de statistiques. C'était très intelligent. Je veux dire, un bout de papier avec des rangées de chiffres, et l'on pouvait additionner et voir par soi-même à quel point l'autre bord était corrompu. Mais les électeurs n'y ont rien compris. Cette année, c'est la piété. C'est bien plus facile à vendre. Et je suis le garçon qui apparaît sur l'affiche électorale.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— La semaine prochaine, mon père donne une grande conférence de presse. Je me tiendrai à la sortie du temple, le crâne fraîchement rasé, dit Lek. C'est une occasion unique de présenter une photo attirant les électeurs décidés à faire le choix de la moralité.

— Vous avez un papa, vous, au moins, dis-je, en ayant du mal à réprimer le ton amer de ma voix.

— Ouais. J'ai un papa, en effet.

Chose curieuse, il avait, lui aussi, du mal à réprimer le ton amer de sa voix.

Nous continuâmes à marcher, en silence, et, finalement, quelqu'un s'arrêta pour faire une offrande de nourriture à Lek... deux ou trois personnes à la fois, car nous étions désormais à plusieurs centaines de mètres de l'endroit où les bonzes se rassemblaient. Les victuailles n'étaient pas toutes bien rangées sur des plateaux : un peu de chaque chose... c'était aléatoire... un sac de chips... une barre de chocolat... des mangues. Et une pièce brillante de dix bahts.

— Pourquoi ne la prendrais-tu pas ? Je ne dois pas la toucher.

Un vrai moine adulte qui avait prononcé tous les vœux n'avait même pas le droit de recevoir de l'argent à titre personnel ; seul un laïc pouvait le prendre.

Je subtilisai l'étincelante pièce bicolore. Je pris également une mangue. Ce n'est pas bien de prendre quelque chose aux moines, mais celui-ci était presque un ami. Il récitait la bénédiction des aumônes, sa haute voix claire résonnant au-dessus du vacarme métallique de la circulation.

Quelqu'un d'autre déposa un billet de cinquante bahts. Le jeune novice le regarda, me fit signe des yeux ; je le ramassai. Avec la pièce de dix, c'était le fruit de la récolte de toute une matinée.

— Ça va te faire un bon départ.

C'est ainsi que je compris qu'il savait comment je gagnais ma vie.

Je tripotai la pièce dans la poche de mon short.

À ce moment-là, sa voiture sortit d'une ruelle et la portière s'ouvrit rapidement.

— À demain ! dit Nen Lek.

Et il avait disparu.

Je n'étais qu'à une minute de mon coin de rue. Quelle distance avais-je parcourue ? Pas bien grande pour moi, mais pour un riche garçon avec chauffeur...

En disant « À demain ! », le pensait-il vraiment ? *Demain* était une notion sur laquelle je me penchais rarement.